

ment... Et un geste significatif acheva la phrase.

Un moment, je dois l'avouer, j'hésitai ; il y allait évidemment de ma vie, que cet homme tenait au bout de son poignard ; mais la conscience protestait énergiquement au dedans, et, après une minute ou deux de réflexion, je répondis :

—Je ne puis prendre pareil engagement, car mon devoir, en sortant d'ici, si j'en sors, serait de vous dénoncer à la justice, sous peine de me faire en quelque sorte votre complice. Dans tous les cas, devant un tribunal, si quelque jour j'y étais appelé comme témoin contre vous, je ne pourrais mentir à la vérité.

—Prenez garde, prenez garde ! dit Marcou avec un éclat de voix terrible et avec un regard qui me donna froid dans la moelle des os, il ne s'agit pas d'un badinage. Si vous ne jurez pas, tant pis, ce n'est plus ma faute et je ne réponds de rien !

—Monsieur, monsieur, murmurait d'un air suppliant la vieille femme, ne dites pas non : c'est une nécessité pour vous comme pour nous. Ah ! voyez-vous, cher monsieur, mon mari est bon homme, mais il le ferait comme il le dit.

La conscience du devoir accompli m'avait donné comme un nouveau courage ; j'avais retrouvé tout mon sang-froid. Me sentant leste, vigoureux et habitué dans le collège aux exercices gymnastiques, je résolus de ne pas me laisser égarer comme un agneau. Je me ramassai sur moi-même et, dans un suprême effort, par un bond prodigieux, sautant en la renversant par-dessus la vieille femme placée devant moi, je m'élançai vers la porte avec d'autant plus de chances de l'atteindre, que la femme en tombant avait entraîné son mari. Mais il n'en avait pas été de même de Pierre, que je sentis presque aussitôt sur mes talons. Pourtant j'allais toucher la porte, quand sa main se posa lourdement sur mon épaule. Je me retournai alors pour lutter face à face, et grâce au désespoir qui triplait mes forces, je culbutai le bandit dont la tête rebondit sur le carreau. Mais, par la violence de la secousse, je tombai aussi moi-même, et pendant que je me relevais, j'aperçus le père Marcou, accourant le poignard levé. Je me croyais perdu quand, au même instant, la porte derrière moi s'ouvrit vivement et je vis dans la chambre s'élançer à demi vêtue une jeune fille ou plutôt une enfant qui dit à l'assassin :

—O père, hélas ! mon Dieu, que faites-vous ?

L'autre s'arrêta, stupéfait, en balbutiant :

—Comment, comment, toi, petite ? Pourquoi viens-tu ici ? tu sais bien que je n'aime pas... par ce froid d'ailleurs, descendre...

—J'ai entendu du bruit, des cris qui m'ont réveillés en sursaut ; craignant pour vous quelque malheur, je suis descendue. Je ne m'attendais pas... Je ne pensais pas !... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un air d'angoisse.

—Quoi donc ? qu'y a-t-il ? demanda le père.

—Mais on dirait que vous êtes en querelle et en dispute avec monsieur ? Et si je crois bien, c'est à lui que vous en vouliez ? Mais, père, vous ne savez donc pas ? c'est un des bons messieurs médecins qui m'ont si bien soignée dans le temps à l'hospice, le meilleur de tous même.

—Ah ! c'est différent alors ! dit Marcou subitement radouci ! Dans ce cas j'avais tort et maintenant...

—Mais enfin qu'est-ce qu'il y avait entre vous ? quel était le motif ?...

—Des choses, petite, que tu n'as pas besoin de savoir. Si j'étais en colère, vois-tu d'ailleurs, c'est un peu la faute de Monsieur qui s'entêtait à ne pas vouloir me faire une promesse raisonnable pourtant et sans laquelle...

—Ah ! monsieur le docteur, dit l'enfant en se tournant vers moi, vous que j'ai toujours connu si bon, comment refusez-vous ainsi à mon père ce qu'il vous demande ?

—Mon enfant ! répondis-je, hésitant, je ne refuse que ce que je ne pourrais accorder !... ce que ma conscience, le devoir ne permettent pas.....

—Comment dites-vous ? s'écria la jeune fille avec l'accent de la surprise, la conscience, le devoir vous empêcheraient de dire : oui ? Mais bien sûr papa ne peut vous demander quelque chose... quelque chose... qui serait mal.

Je gardai le silence, de plus en plus embarrassé.

—Mais enfin, monsieur, reprit l'enfant, dites-moi donc ?... répondez, parlez, parlez ?...

Je lisais à la fois dans les yeux du père l'anxiété et la colère et je murmurai :

—Mon enfant, n'insistez pas, en ce moment je ne puis que me taire.

—Mais, s'écria-t-elle avec un accent douloureux et presque emporté, mais, monsieur, est-ce que vous ne voyez pas que maintenant le silence lui-même semble une accusation ? que dans mon esprit à cette heure plus d'un doute affreux s'élève ? De quoi s'agit-il encore une fois ? et que peut-on vous vouloir ?

—Jeune homme ! cria le père avec son regard sinistre son premier et formidable accent, pas un mot de plus, sur votre vie, pas un mot !

—Ah ! dit la jeune fille avec désespoir et en se couvrant la figure de ses mains ; c'était donc vrai, il y a quelque chose, mais ce quelque chose quel est-il ? Ah ! monsieur, eh bien, maintenant, quoique dise le père, malheureuse d'une façon ou d'une autre, je ne puis pas savoir à moitié ! Moi aussi j'ai ma volonté, j'ai mon droit, et je veux tout, tout apprendre ? Ainsi donc c'est une mauvaise action qu'on vous demandait ? Comment... pourquoi ?

—Ma pauvre enfant, dis-je, forcé de m'expliquer, ce n'était que la promesse du silence qu'on exigeait, mais d'un silence qui lui-même eût été coupable, puisqu'il me faisait en quelque sorte le complice d'un... crime ! d'un vol !

—D'un... d'un vol ! répéta la jeune fille en pâlisant et avec un cri déchirant ! d'un vol... mon père ! ô mon Dieu, mon Dieu !

—Ah ! brigand, ah ! scélérat ! hurla Marcou avec rage, tu m'accuses devant elle ? Tu me calomnies... tu me déshonores... au risque... tant pis alors, c'est ta faute ! Et maintenant plus que jamais il ne faut pas que tu sortes d'ici vivant !

B. BOUÏOL.

(La fin au prochain numéro.)